

Un entretien avec Gérard Demuth

« Ce qui progresse, ce n'est pas le moi-je, c'est le moi-nous »

« Les Français semblent être bien maussades en ce moment... »

« Ce n'est pas si simple. 1991 a été l'année du « ça va mal, moi non plus ». Sous un nous morose se cache un moi tonique. Les signes de tension se multiplient, parfois de manière soudaine. Progression spectaculaire du rejet des immigrants. Déclin de la confiance dans les rouages de la vie collective, l'Etat, le gouvernement, l'administration, l'entreprise, les syndicats, les partis politiques. Remontée brutale de la crainte du chômage et des frustrations économiques individuelles. La plupart de ces fluctuations sont récentes et suffisamment intenses pour que les Français repeignent en gris leur duré, passé, présent et avenir. Ça ne va pas, ça fait longtemps que ça dure et ça va continuer. En dépit de cela, et de façon tout à fait surprenante, le sentiment intime d'aise psychologique personnelle est en hausse. La sensation diffuse d'être, au total, bien dans sa peau et plutôt confiant atteint en 1991 son niveau le plus élevé depuis que nous le mesurons, c'est-à-dire depuis 1972 !

« Cela paraît parfaitement paradoxal. »

« Eh oui ! ce résultat est dérangeant, il gêne le confort d'un penser gris, d'une pensée molle. Pourtant cette situation paradoxale est révélatrice. Elle reflète un décalage croissant entre l'évolution des gens et l'évolution de la société. Faute de faire cette distinction, on mélange tout. Cela dure malheureusement depuis assez longtemps et pourrait entraîner des conséquences fâcheuses. A force de douter des gens, nous allons finir par justifier les doutes que nous avons sur eux. L'autodépréciation dont nous faisons preuve est une faute contre la vie et une faute contre la réalité. L'indicateur d'une croissance du tonus individuel marque une progression constante de la vitalité. »

« D'année en année, les gens, dans leur vie de tous les jours, captent plus de choses, réagissent à plus de choses, entreprennent plus de choses, s'arrangent de situations plus complexes et plus imprévisibles, prennent davantage de risques. Les individus sont plus solides qu'on ne le croit parce qu'ils sont plus autonomes. Ils vivent davantage en prise sur leur personnalité profonde et davantage en prise sur leurs émotions. Cela est un signe de vitalité. Si les femmes vivent plus longtemps que les hommes, c'est parce qu'elles vivent spontanément sur un registre émotionnel plus large et plus intense. »

« La société française est-elle toujours « bloquée » ? »

« Non, elle est visqueuse... Elle change, mais pas assez vite. Il se creuse un décalage croissant entre une évolution très rapide de la société spontanée des gens, de leurs motivations, de leurs interactions informelles, et une évolution beaucoup plus lente de la société officielle, des pouvoirs, des organisations, des institutions. Si on compare 1991 aux années 70, on voit que l'administration est plus proche des administrés, l'entreprise plus proche des salariés, l'école plus proche des parents et des élèves. L'Etat lui-même devient

Gérard Demuth est né en 1940. Philosophe, psychologue et sociologue de formation, il est devenu président-directeur général de Cofremca France le 1^{er} janvier 1992. Il partage son temps entre l'animation des différents programmes de recherche de cet institut de sociologie appliquée et une activité de consultant en France, en Europe, en Amérique du Nord et en Amérique du Sud. Il cherche à comprendre les évolutions des mentalités dans tous les domaines de la vie quotidienne et de la vie collective. La Cofremca travaille aussi bien pour des entreprises privées que pour des administrations et des associations. Créée en 1953 sous le nom de Bureau de psychologie et de sociologie appliquées, elle s'est attachée, dès l'origine, à la quantification des variables qualitatives et à l'analyse des systèmes sociaux. Son objectif principal est d'aider ses clients à percevoir les changements, à les anticiper et en tirer le meilleur parti.



Boinesco 1992

plus modeste. Mais les gens demandent bien plus. Parce que leur moi s'agrandit plus rapidement que les possibilités d'expression qui leur sont offertes. »

« Notre désir de progression étant plus fort que les progrès effectivement réalisés, il en résulte une sorte d'illusion d'optique qui nous donne un sentiment de recul et même de déclin. Dans notre vie privée comme dans notre vie publique, nous sommes sollicités par un nombre croissant de problèmes. Nous nous sentons mieux aptes à y faire face mais nous nous

« Nous fonctionnons encore trop comme une société de gorilles »

sentons empêchés. Un nombre croissant d'individus plus mobiles, plus entreprenants, plus créatifs, plus autonomes ont l'impression de se heurter à des murs qui les empêchent d'employer toute l'énergie qu'ils sentent en eux. Les agacements, les irritations, les frustrations, se multiplient. Cela débouche sur l'amertume, la grogne, et peut entraîner des phénomènes plus graves de retournement contre soi ou contre la société. C'est la flambée des banlieues et la montée du suicide, notamment du suicide des jeunes. D'après nos estimations, 5 % des Français avouent avoir eu des idées suicidaires au cours des derniers mois. C'est énorme, mais ce qui est le plus frappant, c'est de constater qu'il existe une forte corrélation entre l'envie de se suicider et un niveau élevé de vitalité per-

sonnelle. Voilà sans doute le symptôme le plus tragique de l'existence d'une vitalité brimée et d'une perte de rendement humain. »

« La société peut-elle évoluer plus vite ? »

« C'est une question qui remet en cause la structure actuelle des institutions, des systèmes de pouvoir et de légitimité. On découvre aujourd'hui qu'il vaut mieux influencer qu'imposer, qu'il est plus important d'obtenir que de détenir, que les pouvoirs statutaires sont moins efficaces que les pouvoirs moments-circonstances. En dépit de cela, nous fonctionnons encore trop comme une société de gorilles, où le pouvoir est organisé de manière rigoureusement hiérarchique autour du vieux mâle dominant. Nous devons évoluer vers le mode d'organisation des chimpanzés chez lesquels les pouvoirs sont tournants et en perpétuelle réorganisation, ne dépendant ni de l'âge ni du statut antérieur, mais de la position d'opportunité d'un membre du groupe à un moment donné. »

« N'est-ce pas totalement utopique ? »

« C'est une utopie, mais une utopie fertile. Cette image a le mérite de souligner les défauts dont nous souffrons et notre faible capacité à laisser s'instaurer des modes d'organisation spontanés et efficaces. Regardez cette affaire récente de la remise en question du Téléthon. Un mouvement de solidarité puissant, fortement orchestré émotionnellement, focalisé sur une action précise, concrète parce que limitée dans son objet et dans le temps, parfaitement organisée, déclenchant une réponse forte. Au nom d'un principe supérieur de répartition égalitaire, on lui coupe les ailes. Voilà un exemple de vitalité gâchée. Il y en a des centaines. »

« D'une manière générale, on a plutôt le sentiment d'une montée de l'individualisme. »

« Cela encore est une contre-vérité empoisonnée, mais elle alimente l'autodépréciation en prenant allègrement la réalité à rebrousse-poil. Contrairement à ce qu'on dit un peu partout, ce qui progresse, ce n'est pas le moi-je, c'est le moi-nous, une sorte d'hybride entre l'individualisme et l'altruisme. »

« Ce qui crée l'illusion d'une montée de l'individualisme, c'est le déclin des formes traditionnelles de socialisation. C'est un fait que les gens sont moins fortement insérés dans des structures bien identifiées. Il y a beaucoup moins de systèmes d'adhésion forts et durables à un petit nombre de groupes de référence comme la classe sociale, la religion, l'idéologie, le métier. Il y a beaucoup plus de liens faibles avec un très grand nombre de groupes d'appartenance. Parce que les individus sont plus mobiles et vivent des existences plus composites. Ils se branchent plus vite et se déconnectent plus vite. Ils peuvent réagir comme un ensemble pendant une période généralement courte et puis aller se brancher ailleurs. C'est ainsi que de grands mouvements de mécontentement contre le projet de réforme de l'école ou contre la loi Devaquet se sont avérés irrécupérables. Ce zapping social n'est pas une marque de légèreté, mais une nouvelle manière d'être ensemble. Ce qui décline, ce n'est pas la citoyenneté, ce sont les anciens systèmes massifs de représentativité et de délégation. Les nouvelles formes de

citoyenneté sont comme les nouvelles formes de vitalité, on ne les perçoit pas parce qu'on ne sait pas les utiliser. »

« La montée de la xénophobie n'est-elle pas en contradiction avec les tendances que vous soulignez ? »

« Si, elle l'est. La diffusion des opinions xénophobes est incontestable. Une évolution socioculturelle « bien orientée » n'accouche pas nécessairement de conséquences vertueuses. Il faut encore qu'elles parviennent à s'enraciner progressivement dans un imaginaire et dans des pratiques concrètes. »

« En matière d'immigration, on se trouve face à un phénomène d'opinions moulinées par les sondages, qui brassent une affectivité publique indécise et en panne d'embrayage sur la vie. Nos études révèlent que les individus antiracistes sont fréquemment hantés par la crainte de succomber à des pulsions racistes, cela dans un contexte sociologique surdéterminé par le jeu d'un grand nombre d'autres facteurs : chômage, sentiment d'insécurité, banlieues... Les interviews en profondeur fourmillent de cas de personnes qui découvrent en elles des motivations qui leur font honte parce qu'elles s'opposent à leur morale instinctive. Un exemple parmi beaucoup d'autres : une femme de « gauche », dont la voiture a été volée par un immigré, et qui, se découvrant malgré elle des sentiments xénophobes, s'oblige à aller se promener dans les quartiers immigrés de sa ville pour tenter de retrouver un accord avec ses idées... Cela veut dire que si l'évolution indique les directions, elle ne fabrique pas automatiquement des solutions. Un véritable travail est parfois nécessaire. Dans l'anecdote rapportée, il s'agit d'un travail sur soi. A l'échelon de la société, il s'agit d'un travail de l'imaginaire collectif. »

« Les gens recherchent de la compétence et de l'émotion »

« Qu'entendez-vous par un travail sur l'imaginaire ? »

« Il faut réaliser que, dans la plupart des domaines, la demande publique n'est pas constituée. Les gens n'ont pas d'attentes précises, encore moins d'opinions claires. Ils éprouvent des sentiments de frustration, de manque confus, de déficits. Cette situation est renforcée par l'accélération de l'Histoire. En tant que personne privée, agent économique ou citoyen, nous sommes de plus en plus confrontés à des réalités assez radicalement nouvelles pour lesquelles nous n'avons pas eu le temps de secréter une expérience ni même un imaginaire. Pour ne prendre qu'un exemple : le problème que pose la décision d'autoriser les médecins à suspendre un acharnement thérapeutique sur l'un de ses proches... Il semble que, pour se former une opinion, il faille vivre des choses ou que d'autres les aient vécues pour vous. »

« Par exemple, que les médias, et singulièrement la télévision, ne se contentent pas de montrer la

réalité mais travaillent dessus, l'élaborent, la fassent parler, nous fassent vivre des expériences par procuration. Cela commence d'ailleurs à se faire sur les petits écrans, mais généralement après 22 h 30. C'est le contraire des débats qui échan- gent des idées, des invectives sans moule de l'humain. C'est aussi le contraire de la sondageomanie, qui postule une opinion publique bien constituée et fait des ravages en créant un état de harcèlement. Parce que les anciens cadres sociaux de la pensée et de l'action ont fait leur temps et parce que les nouveaux ne sont pas encore formés ; l'opinion publique tourne à vide quand elle concerne les impensés sociaux. Dans la vie des gens, des entreprises et des démocraties, il y a sans doute un temps pour élaborer et un temps pour décider, un temps pour mûrir et un temps pour trancher. Nous ne laissons pas au vivant le loisir de secréter des opinions, de former des affectivités publiques plus mûres et plus sereines. »

« Allons-nous vers un mélange de néo-poujadisme et de national-populisme ? »

« Nos observations incitent à calmer le jeu en distinguant entre les phénomènes superficiels, les fluctuations récentes et les tendances lourdes. L'irritation à l'égard de la politique politicienne est régulièrement croissante depuis vingt ans. Cela est aujourd'hui accentué par l'usure des idéologies et l'estompage de la sensibilité aux différences gauche-droite. Mais deux Français sur trois estiment que voter sert à quelque chose et portent un jugement positif sur l'utilité du Parlement et du gouvernement. Les proportions étaient les mêmes en 1977... Entre-temps, il y a eu une embellie, aujourd'hui retombée. C'est une déception, ce n'est pas la Berezina. On note même une indication contraire : la forte remontée en 1991 de l'idée que les décisions du pouvoir politique ont de l'influence sur la vie des gens et sur le fonctionnement du pays. Cette poussée épouse un mouvement plus profond. On veut davantage de spontanéité, moins de règlements, moins d'Etat, mais on demande un minimum d'ordre et d'autorité pour que les choses se fassent. L'érosion de l'image des hommes politiques ne s'accompagne pas d'un discrédit de la fonction politique. Il ne se profile pas clairement une menace de néo-poujadisme. »

« En revanche, le risque d'une percée de national-populisme n'est pas nul. Il ne résulterait pas d'un puissant mouvement de fond, mais d'un possible mécanisme d'union des contraires. Une majorité d'électeurs expansifs, déçus, en quête d'un minimum d'ordre pour que ça marche, pourraient faire couple avec une minorité de craintifs, qui souhaitent de l'autorité, pour être rassurés. Ce mariage à contre-sensibilité pourrait être facilité par d'autres caractéristiques de la période. »

« A la poussée xénophobe s'ajoute, pour les mêmes raisons, une poussée cartérisante accompagnée d'un syndrome cocorico. Crainte que la France ne s'efface, envie de montrer aux étrangers qu'on est plus fort qu'eux. Il faut enfin prendre en compte le besoin croissant d'éprouver des émotions. Les gens recherchent de la compétence et de l'émotion. La compétence étant plus difficile à évaluer que l'émotion à reconnaître, on peut craindre l'impact d'idées simples mais qui parlent aux tripes. L'addition de ces facteurs hétérogènes rend moins improbable un scénario politique hier totalement invraisemblable. Cela fournit a posteriori les dangers d'un « parler trop bas ». »

« Que de contradictions ! Dans vos analyses, vous semblez toujours dire une chose et son contraire... »

« Nous en revenons toujours au décalage entre les tendances lourdes et la nature des structures sociales. De ce fait, nous sommes comme sur un fleuve qui coule dans une direction bien établie mais avec de puissants remous. Parce que le débit est trop fort et le lit mal canalisé, il y a d'importants contre-courants. Nous vivons ainsi dans une période où il apparaît possible que s'établissent des états d'esprit et des états de choses qui prendraient à contresens la dynamique socioculturelle majeure. Cela de façon momentanée ou durable, localisée ou largement diffusée. »

« Y a-t-il des remèdes ? »

« C'est une révolution mentale qu'il faut opérer. Il ne s'agit pas de changer la vie mais de l'écouter, d'en épouser les formes et de tenter de les reproduire. Il faut inventer l'art de l'écologie humaine. On a le tort de chercher à produire artificiellement ce qui se produit naturellement. Il y a déjà quelques

années, l'historien Fernand Braudel déclarait à peu près dans une interview : si j'étais chef d'un grand Etat, j'agisais peu, je regarderais ce qui évolue spontanément, je choisiraient les tendances qui me sembleraient convenables et je les encouragerais... La nature des évolutions en cours rend la période propice pour l'exercice de ce pilotage modeste. »

« Mais il faut se hâter, car notre monde fabrique de l'exclusion. Nous vivons la fin d'un siècle qui a vu se déployer deux révolutions contradictoires : la montée de l'importance des gens ordinaires et la montée de l'importance des technologies. Les progrès de celle-ci commencent à rejeter ceux-là. On produit plus avec moins de personnes. On multiplie les rejets sans trouver de compensations. Ce mouvement ne peut s'inverser d'ici à la fin du siècle. On doit se limiter à tenter d'en amortir les conséquences. »

« Beaucoup de dysfonctionnements et de ruptures viennent de l'addition sur une même catégorie de population d'une quantité de

« Il faudrait mettre en place des détecteurs d'exclusion »

traumatismes, grands ou petits, d'origines diverses, dont le cumul peut aboutir à une explosion. Nous ne sommes pas à l'abri d'un « coup » de société. A court terme, la principale menace est celle de voir s'élargir la désinsertion sociale qui additionne le manque d'argent, le manque de considération et le manque de sentiment d'utilité. Aujourd'hui, dans la société française, il faudrait mettre en place des détecteurs d'exclusion, remplacer les grands systèmes égalitaires de régulation de la vie collective par une variété de petites régulations qui se déclenchent sous l'effet de sollicitations plus discrètes et plus naturelles. Par exemple, au lieu de se lancer dans une dérisoire guerre de religion sur l'ouverture de certains commerces le dimanche, on pourrait y saisir l'occasion concrète de création ici ou là d'emplois précaires et déqualifiés qui donneraient à certains la bouffée d'oxygène dont ils ont besoin tout en répondant aux désirs de clients souvent stressés en semaine et déçus le dimanche. »

« Certains annoncent la fin de la société de consommation... »

« On peut difficilement s'attendre à une reprise de la consommation. Il s'amorce depuis trois ans, et dans tous les pays riches, un mouvement de déconsommation. Les racines du phénomène ne sont pas économiques, elles sont psychologiques. Les désirs de consommer se dégonflent encore plus vite que les porte-monnaie. Les gens sont de moins en moins persuadés que consommer rend heureux. »

« On voit se développer une épargne par omission. Perte de complexité avec la publicité, énevement, rejet, impression déplaisante d'être de plus en plus souvent pris pour un idiot, sentiment de ne pas trouver ce dont on a envie en dépit ou à cause de la multiplication des sollicitations. On commence par ajourner certains achats, puis on les reporte aux calendes. Le monde de la consommation de masse s'est déréglé. En partie par maladresse et mauvais ajustements de l'offre, mais surtout du fait de l'apparition de nouveaux besoins non matériels : la recherche d'une vie plus harmonieuse, plus valable humainement. Ce mouvement est le résultat naturel des évolutions antérieures de mentalité ; il est accéléré par la multiplication des crises de vie : perte d'emploi, retraite précoce, divorce, accidents de la route, prise en charge de la très longue vieillesse et de l'impensé social sur lequel elle débouche. Il n'y a pas que des centaines alertes. Jusqu'à quel point la vie a-t-elle un sens ? De telles interpellations se multiplient et finissent par toucher directement ou indirectement la majorité. Nous avons peut-être quitté sur la pointe des pieds une société de consommation pour entrer dans une société de sens. Nous n'en connaissons pas encore les règles et nous en percevons mal la logique économique. »

Propos recueillis par JEAN-MARIE COLOMBANI et ROBERT SOLÉ

Le Monde de l'éducation

NOUVELLE FORMULE

Janvier 1992

ENQUÊTE

PARTEZ ÉTUDIER EN EUROPE

Pour la première fois, une grande enquête auprès de l'ensemble des universités françaises permet de connaître, fac par fac, région par région, les établissements qui aident leurs étudiants à poursuivre leur cursus sur un campus européen. Avec un répertoire de plus de 60 adresses pour trouver des bourses d'études à l'étranger. Egalement au sommaire : Les maths sans douleur. Apprendre les langues.

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX